

Le phénomène techno agit comme un «laboratoire» où l'individu retrouve le plaisir de vivre ensemble, un surcroît d'énergie et une source de créativité.

Dans l'extase des raves

par MICHEL MAFFESOLI

Rappelons cette banalité de base, qui n'en est pas moins lourde de conséquences, l'individu rationnel et maître de lui est le fondement de toute la culture moderne et de ses diverses théorisations. Or, ainsi que le montre la multiplication des affoulements postmodernes, c'est bien un tel sujet «plein», sûr de lui, qui tend à s'estomper. En effet, dans le «creux» que représentent tous ces rassemblements, ce qui prévaut est la communion, l'engloutissement, la néantisation du sujet. C'est cela la leçon essentielle que nous donnent les divers phénomènes techno: déraciner l'ego.

En ces moments paroxystiques, seul existe le désir du «groupe en fusion». Faire, penser, sentir comme l'autre. Sans vouloir jouer du paradoxe, on peut rapprocher cette pulsion vers l'autre des diverses extases qui ont marqué toutes les religions. Pour celles-ci, il faut créer le vide total et se nicher dans ce vide pour accéder, au-delà du petit soi individuel, à une entité plus globale: celle de la communauté, celle de l'union cosmique au tout naturel.

Le vide de la communication verbale, celle de la raison, permet une autre communication, plus horizontale, plus silencieuse, ou, ce qui revient au même, plus bruyante, en tout cas plus globale en ce que les sens y ont leur part. Ne l'oublions pas, les grandes expériences extatiques interviennent dans le silence absolu ou dans le vacarme du tonnerre. Ainsi, on peut comprendre le «vide» et les techniques musicales comme une participation à l'entière de l'être, sorte d'union cosmique unissant au tout. Extase qui, bien qu'elle soit le fait d'individus, a, essentiellement, une dimension collective. Expérience de l'être intégrant et outrepassant les limites du corps propre pour parvenir à l'exaltation du corps communautaire. Cela engendre une exaltation spécifique, ne discriminant pas le bien du mal, étant même indifférent à une telle partition, exaltation qui, dès lors, souligne le SURREEL au sein même de l'existence quotidienne de tout un chacun.

On comprend mieux en quoi l'extase mystique, sous ses diverses formes, a toujours inquiété les pouvoirs établis, les théories rationalistes et les gestionnaires officiels du sacré. C'est une telle extase inquiétante qui se retrouve dans les multiples transes collectives suscitées par la musique techno. En ce sens, elles peuvent être considérées comme des «laboratoires» où s'élaborent les valeurs alternatives à celles qui avaient constitué l'idéal moderne de la maîtrise

de soi et du monde. Certes, le vacarme de cette musique est inquiétant. Mais les lieux où elle s'exprime sont significatifs. Friches industrielles, terrains militaires désaffectés, bâtisses à l'abandon, clairières forestières, champs loin de toute vie civilisée. On trouvera à cela des raisons objectives bien réelles. Mais non moins réels, le jeu de piste initiatique pour les atteindre, le désir de communion cosmique ou même la réappropriation détournée d'espaces édifiés dans l'optique prométhéenne de la valorisation du travail et de l'armée. Confins de vacuité. Creuset où le mystère de la conjonction avec l'autre

peut, d'une manière alchimique, s'opérer. Il s'agit d'une «expérience primordiale», rappelant l'importance de l'état sauvage de l'humain. L'extase suscitée par la musique, la transe des corps, l'utilisation de certains «produits» illicites, tout concourt à la constitution d'un corps collectif. Pour reprendre une expression familière, tout un chacun «s'éclate».

Si on la met en perspective, une telle extase en vaut bien d'autres. En tout cas, elle est là, et dit que la force créatrice ne peut, sur la longue durée, être réduite à l'utilité. La perte de soi dans l'autre rappelle le mécanisme de l'échange généralisé, de l'interactivité avec l'autre et la nature. Elan vital dont il convient d'apprécier les caractéristiques et les conséquences sociales, et qui remémore, en intégrant le mal, que les situations limites, ces confins mystérieux de la mystique, sont génératrices de sens.

Les excès des enfants joueurs et cruels, dans leur anomie, ne man-

quent pas d'être prospectifs. C'est Verlaine qui qualifiait Rimbaud de «*Satan adolescent*». L'on peut se demander si la créativité démoniaque du poète, quelque peu marginal dans le monde bourgeois du XIX^e siècle, ne s'est pas répandue dans l'ensemble du corps social. Les *Saisons en enfer* se banalisent et soulignent que le désir du risque, la jouissance de la dépense, le plaisir de vibrer ensemble ne peuvent être durablement étouffés. L'on a canonisé bien des penseurs et poètes maudits. Tru-

blions, qui, d'une manière prémonitoire, ont bien montré la fragilité de la forteresse individuelle et l'inanité des certitudes dogmatiques. Nietzsche, Baudelaire, Quincey, Artaud ou encore Michaux qui, à propos de la turbulence induite par l'usage de la mescaline, parle d'une exploration du «*stellaire intérieur*». Ils sont devenus des références dont il est de bon ton de citer, dans les débats académiques ou les salons, les provocations et les outrances. Ajuste titre, d'ailleurs. Car ils préfigurent ces explorateurs postmodernes qui font de l'extase, de la folie, de la transe techno leur pain hebdomadaire.

L'accent mis sur le présent éternel permet d'arrêter le temps. La musique techno par sa vitesse même procure une sensation d'arrêt. Elle donne une impression de stabilité dans le mouvement. Et il n'est pas neutre, à cet égard, qu'une des jouissances consiste à fouler la boue. Symbole s'il en est du désir de s'établir dans la terre. Arrêter le temps qui passe, porteur de nos angoisses, tout en mettant en scène les figures monstrueuses des

rêves infinis, voilà bien un paradoxe significatif, celui d'un enracinement dynamique.

C'est ce paradoxe qui est au fondement de l'œuvre créatrice des poètes maudits déjà cités. C'est ce paradoxe aussi qui permet de comprendre la créativité des raveurs en transe, qui trouvent dans le débridement animal un surcroît d'énergie pour leurs existences quotidiennes. Convoquer le monstre chthonien, exprimer le mal, exalter l'excès sont, en effet, des manières de trouver ou de retrouver de l'énergie. Ainsi, l'orgasme musical et les drogues qui lui servent d'adjuvant sont une «*méthode*» tragique de crier et de vivre l'éternité. Une éternité immanente, enracinée dans l'humus. En un mot, une éternité humaine. C'est une méthode de création qui en vaut une autre.

En ce sens, l'extase détruit les limites, exacerbe le corps individuel, le met en spectacle, pour conforter le corps collectif, celui de la tribu. La «*leçon*» du phénomène techno consiste à rappeler que nous sommes des morceaux de la nature et que nos obscurités ressemblent, étrangement, aux siennes. Rappel, aussi, que l'on ne peut pas se débarrasser du mal en usant de la simple raison et des concepts qu'elle a élaborés

pour ce faire. Il faut trouver un moyen pour composer avec lui, l'intégrer, l'amadouer. L'incantation rythmique en est un. Nul ne se tient hors de la noirceur. Et ce fut une illusion de croire que l'esprit éclairé par la raison pouvait s'en débarrasser à bon compte. La modernité a payé un lourd tribut à une telle illusion. Les génocides, carnages et guerres de tous ordres sont là pour le montrer. Le saccage de la nature aussi, qui est de nos jours le défi majeur auquel l'on est confronté et qui est l'aboutissement logique d'un tel rationalisme morbide. On peut, en revanche, penser que la prise en compte d'une telle noirceur, sa mise en spectacle bruyant est une bonne manière de la vivre à moindres frais. L'ombre individuelle et collective mérite mieux que la dénégation. La compréhension des effervescences techno est aussi une forme de sagesse pertinente, en ce qu'elle apprend à s'accommoder de cet instinct turbulent qui fait de l'individu une réalité enracinée dans la vie sociale, mais, aussi, dans la nature lui servant d'écrin ●

Michel Maffesoli est professeur à la Sorbonne.

Dernier livre paru: «*L'Instant éternel. Le retour du tragique dans les sociétés postmodernes*», Denoël, 2000.

La «leçon» du phénomène techno consiste à rappeler que nous sommes des morceaux de la nature et que nos obscurités ressemblent étrangement aux siennes.